

Il se définit comme un « instituteur passionné d'histoire » et se compare à un anthropologue... Jacques Sigot a été l'un des premiers à s'intéresser à l'internement des Tsiganes en France, et en particulier au camp de Montreuil-Bellay, situé entre Angers et Saumur (Maine-et-Loire), reconstitué dans le beau film de Tony Gatlif, *Liberté*, sorti en début d'année. Pour parler de cette histoire qu'il a largement contribué à faire connaître, nous avons rendu visite à Jacques Sigot à Montreuil-Bellay où il réside.

La stèle se trouve à l'extrémité du camp, près de la route nationale reliant Montreuil-Bellay à Loudun. On y lit que « de novembre 1941 à janvier 1945 plusieurs milliers d'hommes, de femmes et d'enfants tziganes y souffrirent victimes d'une détention arbitraire ».

« Admirable formulation », ironise Jacques Sigot, qui me fait visiter l'endroit. Pas un mot en effet pour identifier les responsables de cette « détention arbitraire ». « Si les Allemands avaient ordonné l'internement des Tsiganes, ils auraient été libérés à la libération du village, en septembre 1944. Mais cela n'a pas été le cas. Jacques Chirac a reconnu les fautes de Vichy mais pas celles de la III^e République d'Albert Lebrun, qui a édicté le décret du 6 avril 1940 interdisant la circulation des nomades sur la totalité du territoire métropolitain, pas plus que les fautes du gouvernement de Gaulle à la Libération, qui a gardé certains Tsiganes en détention jusqu'en juin 1946... »

Nous nous trouvons à trois kilomètres de Montreuil-Bellay. Le long de la route s'étendait le camp, aménagé dans une poudrerie que le ministère de l'Armement fit construire début 1940 par des Républicains espagnols. Les Allemands le transformèrent en stalag, entouré de barbelés. Sous le régime de Vichy, il devint un camp pour « individus sans domicile fixe, nomades et forains ayant le type romani ». Les Tsiganes, victimes de cette mesure raciste, arriveront par familles entières, regroupés à Montreuil-Bellay qui deviendra le plus grand des camps de Tsiganes.

« C'était la promenade du dimanche des Montreuillais, explique Jacques Sigot, ils venaient en famille. Cela devait être pittoresque de regarder ces gens pieds nus dans la boue, vêtus de loques. Vous avez vu *Liberté*, le film de Tony Gatlif ? Magnifique, n'est-ce pas ? Je l'ai vu une dizaine de fois déjà depuis trois mois, car je le présente un peu partout en animant des débats. La représentation du camp



Jacques Sigot

de Montreuil par Gatlif est exactement l'idée que je m'en fais : on ne martyrisait pas les Tsiganes, ils ne travaillaient pas, ils étaient derrière des barbelés à attendre, ils voyaient tout le monde circuler et eux étaient immobilisés. »

C'est dans le livre de Jacques Sigot : *Ces barbelés oubliés par l'histoire, Montreuil-Bellay 1940-1945* (1) que Tony Gatlif a découvert Taloche, le personnage principal de son film, interprété par le remarquable comédien James Thierrée, petit-fils de Charlie Chaplin. « Le personnage a existé, il a été interné ici. Il s'appelait Joseph Taloche de son vrai nom. Il a réussi à se faire libérer en achetant une maison par l'intermédiaire d'un notaire, afin de prouver qu'il était sédentarisé. Mais incapable de vivre entre quatre murs, il a quitté la région peu après pour rejoindre la Belgique, où il avait vécu. La Gestapo l'a arrêté alors qu'il traversait les départements du Pas-de-Calais et du Nord dépendant du Commandement militaire de Bruxelles ; il fut emprisonné à Malines en Belgique et déporté à Auschwitz. Ce qui est terrible, c'est que Gatlif a lu dans mon livre que Taloche est mort à Auschwitz. Or j'ai découvert après coup qu'il avait survécu, l'un des seuls de sa famille. Donc Gatlif le fait mourir, criblé de balles par les Allemands dans le nord de la France, alors qu'il tente de leur échapper ; il n'a pas voulu reconstituer le camp d'Auschwitz, car c'est une autre histoire. Il ne voulait pas non plus que le camp d'Auschwitz écrase celui de Montreuil-Bellay qui était au centre du film. À travers mon livre, il a reconstitué le parcours d'un homme arrêté et interné par les Français et tué par les Allemands. Il a ainsi la destinée complète des Tsiganes pendant la guerre ».

Aujourd'hui sur le site du camp où viennent paître des moutons subsistent quelques vestiges : la prison souterraine, bien conservée, quelques fondations, ça

et là d'étranges marches menant à des baraquements qui ont disparu, démantelés au fil du temps, bien après le départ des Tsiganes, non pas libérés mais envoyés dans les camps de Jargeau (Loiret) et d'Angoulême (Charente). Après également le transfert de prisonniers allemands, civils pour la plupart, qui avaient été arrêtés par l'armée de Leclerc dans l'Alsace reconquise et internés sous ces lieux, succédant aux Tsiganes. Le site, qui appartient aujourd'hui à un propriétaire privé, devrait être bientôt classé par les Monuments historiques, espère l'Association des amis de la mémoire du camp de Montreuil-Bellay, dont la présidence est une petite-fille d'interné tzigane.

Jacques Sigot est totalement impliqué dans cette histoire qu'il a le premier systématiquement explorée, à propos de laquelle il a écrit plusieurs livres et des dizaines d'articles et qui lui a donné matière à de multiples conférences et débats. Nommé instituteur au Coudray-Macouard en 1971, il a élu domicile dans le proche Montreuil-Bellay et découvre l'existence du camp par hasard. « J'étais intrigué, j'ai voulu comprendre. Et moi, quand je commence à fouiller, je le fais jusqu'à la corde ! ». Ce qui explique que depuis trente ans Jacques Sigot s'est fait le héraut de cette histoire qu'on a voulu oublier.

« Je n'ai pas appris grand chose des habitants d'ici. Pour eux, le camp était le fait des occupants et puis pendant que les Tsiganes étaient enfermés, eh bien, au moins ils ne voulaient pas nos poules et ils étaient nourris gratuitement, prétendaient-ils ! Quand on voit comment on les nourrissait ! Les Tsiganes quant à eux n'ont rien écrit ni raconté. Je suis donc allé à leur rencontre, dans leurs roulottes, je les ai interrogés, leurs témoignages sont dans mon livre. J'ai eu la chance de retrouver beaucoup d'autres gens passés par là qui m'ont confié leurs souvenirs. À commencer par des Républicains espagnols qui

ont construit la poudrerie, des clochards ramassés dans la région nantaise internés ici, de même que d'anciens prisonniers civils allemands, mais aussi des gendarmes et des gardiens (des jeunes qui voulaient échapper au STO), les instituteurs qui faisaient la classe aux enfants, des infirmières, des prêtres et des religieuses, celles-là étaient logées au camp, tentant d'apporter une aide dans la mesure de leurs pauvres moyens. »

Les témoignages recueillis montrent bien les dures conditions de vie, le manque de nourriture et de soins, l'absence de chauffage. Jacques Sigot a pu établir qu'une centaine de personnes sont mortes dans le camp.

« Montreuil-Bellay n'était pas un camp de l'horreur mais un camp de la honte. Aucune raison ne justifiait cet internement administratif familial, sinon que l'on profite toujours de la guerre pour se débarrasser des nomades que l'on n'aime pas. Les Tsiganes d'ailleurs sont habitués à la répression, ils ont toujours eu les gendarmes sur le dos. Depuis 1912 ils sont pourvus du fameux carnet anthropométrique qui identifie le nomade à un criminel. L'un d'eux, Poulouche, qui avait 12 ans à l'époque, m'a dit : « Après notre libération, nous avons retrouvé les gendarmes qui nous gardaient au camp sur les routes. Les mêmes. Et ils nous faisaient toujours des procès. Nous sommes français après tout et ils m'ont bien envoyé faire la guerre en Algérie ! Les nomades sont toujours suspects. Déjà dans la Bible, c'est Cain le paysan, le sédentaire qui tue Abel, le berger. On ne supporte pas les gens qui ne se fixent pas et rôdent, qui n'ont rien. S'ils n'ont rien, c'est qu'ils vont prendre à ceux qui ont. Ce sont des mentalités et des vies différentes, il faut l'accepter et se respecter mutuellement. »

Passionné, Jacques Sigot a cent histoires à raconter... Sur son père, épicier ambulant, qui approvisionna un temps le camp de Beaune-la-Rolande ; sur son refus de partir faire la guerre en Algérie, sur sa vie de coopérant au Maroc et ses rencontres avec les Berbères, des nomades eux aussi ! Sur la Résistance également. Au cours de ses recherches, il a découvert que le sous-directeur du camp de Montreuil-Bellay, Jean Renard, faisait partie d'un réseau Buckmaster. « Il était le chef du réseau pour le Sud-Saumurois. Il fut arrêté en septembre 1943 à la suite d'une affaire de récupération d'armes, qui ont été transportées avec le camion du camp. Beaucoup de membres du réseau ont été pris et 17 ont été déportés en Allemagne ; la plupart y sont morts. Un camp de Vichy qui est en même temps un lieu important pour la Résistance... Quelle histoire ! » De celles que Jacques Sigot aime tant creuser et raconter.

PROPOS RECUEILLIS
PAR IRÈNE MICHINE

(1) La troisième édition augmentée du livre est parue en mars 2010 sous le titre *Ces barbelés que découvre l'histoire* aux Éditions Wallada, 17 rue des Michelles 13220 Châteauneuf-les-Martignys (www.wallada.fr), 416 pages, 30 euros.

Une mobilisation nationale

Le 6 avril dernier à l'hôtel de ville de Paris - date anniversaire du décret-loi du 6 avril 1940 -, le collectif *Une mémoire française*, parainé par Tony Gatlif, composé d'associations de Tsiganes et d'un comité scientifique dont fait partie Jacques Sigot, a appelé à la mobilisation pour la reconnaissance de la spécificité du traitement des Tsiganes en France pendant la Seconde Guerre mondiale et pour restaurer une « mémoire bafouée ». L'excellent documentaire de Raphaël Pillosio, *Des Français sans histoire*, a été projeté à cette occasion. Un documentaire actuellement montré dans diverses villes et qui est l'un des éléments d'un riche programme de sensibilisation qui va durer toute l'année 2010 (informations sur www.memoires-tsiganes1939-1946.fr).